

LES CHEVAUX

Dans un premier temps, les chevaux s'annoncent dans un galop qui se déploie en un mouvement quasi photographique, celui que nous montraient, avec leur magie, les dessinateurs de Altamira ou de Lascaux.

Ils émergent du fond de la toile, constituant, à eux seuls, un tableau par eux-mêmes. Ils ne galopent pas vers l'homme nu et étendu dans l'herbe.

Ils galopent simplement, comme si leur but se trouvait au-delà des limites que le tableau propose.

Devant les yeux de l'observateur, s'étend une image émerveillante et nous pouvons presque sentir la résonance des sabots.

La fascination s'impose en découvrant la composition du tableau, ses lignes de force, ses lignes de fuite, sur lesquelles repose toute la composition.

Il est difficile de trouver dans la nature un mouvement aussi assimilable à la liberté totale comme le galop des chevaux sauvages à travers la plaine, crinière au vent et toujours se déplaçant en groupes.

Le troupeau est et sera pour longtemps son environnement naturel.

Le cheval connaîtra la solitude seulement à l'instant d'être dompté et dressé.

Mais cela appartient à un autre moment.

Mais maintenant ces chevaux galopent librement comme si devant eux s'étendait l'immensité de l'espace.

Ces chevaux, éternellement jeunes, inextricablement unis, me ramènent au souvenir de lointains adolescents d'un autre temps.

Il y eut également des adolescents libres et terriblement unis sentant l'appel du monde palpiter sur leurs tempes.

Dans l'extrémité du tableau apparaîtra postérieurement l'Homme.

Orphée ?

Peut-être.

De toute manière l'artiste nommera le tableau "Résurrection".

Mais chevaux et homme n'interagissent point.

C'est comme si existaient deux plans différents, peut-être une part de l'étonnement devant la magnificence qui se déploie sous ses yeux, peut se lire dans l'attitude de l'homme.

C'est que cet imaginaire qu'est la liberté toujours éblouit et aussi terrorise.

Est-ce que, nous les humains, pouvons parler de liberté, ainsi dans l'abstrait?

Cette liberté que la bête ressent...sans angoisse et sans culpabilité.

En gagnant le langage, nous perdîmes l'instinct... et les chevaux dans la plaine nous ramènent à l'irréparable perte de liberté.

Ensuite, au regard de l'observateur apparaît une autre image débordant, aussi, la mesure humaine.

Ce sont trois chevaux qui, à la différence des premiers, apparaissent travaillés en tons froids.

Très blancs.

Tellement qu'ils paraissent rentrer en mimétisme avec le fond qui, par notre imagination, nous montrerait un paysage neigeux.

Ils avancent en coin vers nous s'échappant, dans leur galop, du tableau. Leur apparition joue à rompre ses limites précises.

Quiconque est plus ou moins habitué aux catégories que, en son temps, présentait

Heinrich Wölfflin, les retrouvera dans la création d'Armando, - totalement inédite - où se joue la figuration la plus achevée, produit de la maîtrise du dessin, en même temps que l'abstraction la plus explosive, ces caractéristiques qui font du Baroque, une catégorie et pas simplement une étape de l'évolution chronologique de l'art. Peut-être, ne nous souvenons-nous pas, en faisant face au triangle parfait qui encadre la composition des chevaux blancs, qui, comme nous avons dit, avancent en coin, des lances qui marquent les diagonales donnant la perspective de "La Bataille de San Roma" de Uccello ?

Le jeu entre l'intérieur et l'extérieur des limites du tableau est quelque chose qu'Armando réalise avec une véritable maîtrise comme lorsque nous observons les yeux démesurément ouverts de l'enfant du tableau "El Asombro" ou "la Sorpresa" (qui correspond à une autre série) et nous nous rendons compte que ce que l'enfant regardait et ce qui l'étonne est derrière nous ; il y a toute une atmosphère qui nous inclut, formant ainsi partie de la scène.

Maintenant donc... Quelle impressionnante subtilité que celle du créateur lorsqu'il nous montre une image qui paraît synthétiser mille ans de l'histoire de l'humanité ! N'est-ce pas ce perchon fatigué, attelé au charriot (qui, c'est certain, n'apparaît pas) la synthèse même de la domesticité et de l'esclavage ?

L'image de ce cheval, exemplaire de ces lourds et forts chevaux de trait, remplit tout le tableau. Le poids de sa charge paraît l'écraser et tout en lui résume quelque chose de la douceur résignée face à un destin irrévocable.

Mais même ainsi il est beau.

Pendant que dans les autres tableaux règne le mouvement, la course effrénée, le vent dans les crinières, ici la lourde silhouette est immobile, presque en repos et, comme nous avons dit, sa disgracieuse mais forte image reste circonscrite aux limites du tableau.

Ici le créateur compose dans le classique, se sentant aussi à l'aise dans un style comme dans un autre.

Je ne sais pas si actuellement sont nombreux les exemples de ces nobles bêtes dans les campagnes de France, comme celle qu'il a peinte mais là-bas, dans certains lieux de mes lointaines terres, c'est encore possible de les voir tirant une charrette qui sert à transporter tout autant des outils de travail, des affaires de toute sorte, des charges de foin, comme -souvent également des familles entières. Et pourquoi pas ? Si l'occasion se présente, des touristes désireux de jouir de l'aventure de ce qui est déjà perdu pour eux.

Ils sont doux, obéissants, ils ne savent pas ce qu'est se mettre en colère ou se rebeller. Et tout cela est placé là, dans cette lumineuse silhouette, image même de la domestication.

Alba Medina

Psychanaliste